

Apprendre à vivre

El estudiante de Santiago Mitre. Argentine, 2011, 124 minutes.
Présenté dans le cadre du Festival international de cinéma
indépendant de Buenos Aires (Bafici)

Guillaume Lafleur

Number 238, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65486ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lafleur, G. (2011). Review of [Apprendre à vivre / *El estudiante de Santiago Mitre. Argentine, 2011, 124 minutes.* Présenté dans le cadre du Festival international de cinéma indépendant de Buenos Aires (Bafici)]. *Spirale*, (238), 61–62.

Apprendre à vivre

PAR GUILLAUME LAFLEUR

EL ESTUDIANTE de Santiago Mitre

Argentine, 2011, 124 minutes.
Présenté dans le cadre du Festival international de cinéma indépendant de Buenos Aires (Bafici).

Il existe un Festival international de cinéma indépendant à Buenos Aires, le Bafici, où l'on retrouve tout un pan passionnant du cinéma latino-américain et hispanophone qui ne se rend pas toujours jusqu'à nous, malgré le Festival ibéro-latino-américain de Montréal. Mais cela pourrait bien changer, comme l'indiquent des signes décisifs, dont l'inscription de plus en plus fréquente des films (argentins en particulier) dans diverses sélections de Cannes ou de Locarno. À cela s'ajoute l'annonce faite par le directeur de la programmation du Festival de Toronto, Cameron Bailey, de l'inscription début septembre 2011, après Istanbul l'an dernier, de Buenos Aires en vedette d'une section baptisée « City to city ». Des films de fiction, mettant en scène la ville argentine et les environs, occuperont alors le centre de l'attention de la communauté cinéphile internationale.

D'après les films que j'ai pu voir pendant ce festival majeur, plusieurs tendances se dessinent chez les cinéastes argentins émergents. D'abord, ils creusent un sillon qui ne semble pas lié à l'espace culturel dans lequel les films s'inscrivent. Ce courant tend plutôt à montrer une volonté d'appartenance des cinéastes à une tendance internationale du cinéma actuel, avec sa puissance contemplative aux limites du documentaire. Les cinéastes rejoignent alors une internationale où l'on retrouve les œuvres du Turc Nuri Bilge Ceylan, du Chinois Jia Zhangke ou même du Québécois Denis Côté. Des œuvres qui témoignent sans contredit d'un espace géopolitique donné, mais



El Estudiante, de Santiago Mitre, Argentine, 2011.

principalement à travers la seule puissance du discours visuel et un travail sur la mise en espace du film, où les mouvements de caméra, tout comme les gestes des acteurs, comptent autant sinon plus que les dialogues ou la trame narrative en surface.

DEUX APPROCHES

À telle enseigne s'inscrit par exemple le film argentin *Las Piedras* de Roman Cardenas, qui offre le portrait attentif d'un couple en roue libre. Le film expose avec un sens remarquable du détail le quotidien d'un écrivain en manque d'inspiration et de sa compagne, employée de bureau devant voyager chaque jour par bateau-bus vers la ville, pour se rendre au travail. Le spectateur est témoin de la mise à l'épreuve du couple, par l'entremise d'un travail de répétitions dans la représentation du quotidien, sans qu'il y ait d'allusion directe au contexte social dans les dialogues qui nous permettraient d'arrimer le propos du cinéaste. Si la mise en scène est convaincante, d'une précision clinique par son souci de représenter les affres et les apories des protagonistes, je ne suis pas certain qu'elle illustre ce que peut apporter de plus abrasif le cinéma argentin aujourd'hui.

Ainsi, d'autres films abordent la politique de front, avec truculence et aplomb,

comme c'est le cas d'*El estudiante* de Santiago Mitre, jeune cinéaste trentenaire navigant en eaux encore plus troubles. Imaginez un seul instant une œuvre cinématographique qui serait soutenue par le département de cinéma d'une université au Québec, dénonçant l'opportunisme et les conflits d'intérêts d'un recteur et vous aurez une idée de l'audace qui anime *El estudiante*. Réalisé avec le soutien d'une école de cinéma de Buenos Aires, le film est tout entier construit autour de la trame classique du récit de formation, tout en offrant en sous-main, autant que je puisse le mesurer, un portrait aiguisé et brillant de la situation politique argentine.

Le jeune Roque a quitté sa ville natale pour des études de sciences politiques à l'Université de Buenos Aires. Porté par l'énergie que lui confèrent sa jeunesse, sa curiosité et son ambition, l'ensemble de son parcours valide le titre d'un film mémorable de Manoel de Oliveira, *Non ou la vaine gloire de commander*. Le portrait d'*El estudiante* correspond à une ascension exemplaire, nul ne résistant à Roque, à ses demandes d'amitiés confondues candidement avec des pactes politiques, entre autres grâce à son insistance et à sa ferveur inentamée devant l'adversité. En ce sens, le film met en relation le désir et le pouvoir.

Lorsque *l'estudiante* se retrouve en classe devant une jeune professeure charismatique, le voilà bientôt convaincu par ses arguments concernant le tableau politique tel qu'elle le perçoit au sein de l'Université de Buenos Aires : les diverses factions en présence, les oppositions lorgnant du côté d'un socialisme teinté de petites compromissions, face auxquelles se présentent les amis plus ou moins avoués de l'État. Il réussira à la convaincre de coucher avec lui et, peu à peu, son énergie, sa soif d'engagement le mènera à rencontrer l'une des huiles du rectorat avec lequel il mènera campagne, en vue de son élection comme recteur.

SPECTATEURS ACTIFS

À cette occasion, une séquence illustre bien l'attitude du milieu argentin à l'égard des politiques, lorsqu'il est question d'une forme de nostalgie du

Cette révélation de la propagande dans un contexte parfaitement décalé, en présence de trois protagonistes relayant les idéaux de la gauche argentine, a fait fortement réagir le public du Bafici. Il reconnaissait dans cette séquence les traits culturels ambivalents qu'incarnait déjà depuis le début du film la malléabilité politique du héros, façonné par les circonstances et porté par son énergie.

Voir *El estudiante* au Bafici n'est cependant pas simplement une occasion de reconnaître la vivacité d'un public concerné par les films qui y sont représentés. C'est aussi une manière précise de concevoir le cinéma qui s'exprime à travers de telles réactions, puisque le contenu et les visées du film présenté sont tout autant responsables du climat euphorique qui emporte la salle. La donne culturelle est insuffisante pour expliquer un tel état de choses. Le

Voir El estudiante au Bafici n'est cependant pas simplement une occasion de reconnaître la vivacité d'un public concerné par les films qui y sont représentés. C'est aussi une manière précise de concevoir le cinéma qui s'exprime à travers de telles réactions, puisque le contenu et les visées du film présenté sont tout autant responsables du climat euphorique qui emporte la salle.

péronisme, ces années-ci de plus en plus forte. On peut facilement comprendre ce sentiment illusoire, élevant un pouvoir corrompu et despotique, nostalgie semblable à celle que l'on retrouve un peu partout en Occident, où le cynisme de l'époque ne semble trouver d'opposition que dans l'exaltation aveugle du passé, inopérante et mortifère. Ainsi, lors d'un passage éclair de son père à Buenos Aires, *l'estudiante* se retrouve devant un repas avec lui, accompagné de l'aspirant recteur ainsi que de son amante professeuse. Le père suscite l'adhésion de tous lorsqu'il rappelle la soirée où une victoire de Peron avait suscité des cris de joie dans les rues, jusqu'à cette chanson populaire de circonstance, entonnée par une large partie de la population qui la connaissait par cœur.

même public verra *Les mystères de Lisbonne*, merveilleux film de Raoul Ruiz, avec le recueillement de rigueur. Elle souligne par contraste ce que l'on pouvait observer dans un autre contexte : à savoir qu'il est possible de réaliser des films qui n'apposent pas de filtre sur une réalité parallèle au monde où nous vivons, l'opposant même à la normalité de la vie des spectateurs dans la salle.

El estudiante ne cherche pas simplement à reproduire la réalité courante avec un souci de véracité, mais interpelle plutôt le spectateur de manière à lui faire comprendre qu'il est maître de son destin, qu'il n'a pas à recevoir ce qu'on lui montre en en faisant l'analyse psychanalytico-sémiotique, s'il veut parvenir à bien comprendre ce qu'il voit.



Ce sentiment m'est apparu avec limpidité au moment de regarder le film *Finisterrae* de l'Espagnol Sergio Cabalero, présenté dans la section Cine del Futuro. Quoiqu'à certains moments hilarant, le film ne pouvait susciter l'adhésion, mais au mieux provoquer l'admiration par son ardeur dans la radicalité. Deux acteurs couverts d'un drap, soit des fantômes traversant divers lieux en monologuant, parfois même dans la neige et la boue, spéculent sur l'ordre du monde vivant et de son contraire, l'inconsistance et l'inanimé. En renvoyant dos à dos les acteurs de ce film et l'idée reçue de l'incarnation dans le jeu, Cabalero interrogeait la pertinence, aujourd'hui, d'une filiation avec le cinéma symbolique et ritualiste, promu par Philippe Garrel dans les années 1970, entre autres avec des films tels que *La cicatrice intérieure* ou encore *Le lit de la vierge*.

Un monde sépare le film de Cabalero d'*El estudiante*, cela va sans dire. Dans le film de Mitre, au moment de l'ultime convocation de Roque avec le nouveau recteur qu'il a contribué à mener à la victoire, en méconnaissant les jeux de pouvoir, la corruption et certaines histoires de coulisses, ce dernier lui demande s'il veut intégrer sa garde rapprochée. Roque refuse. Cette scène finale laisse le spectateur face aux petites compromissions de sa vie courante, mais aussi à son droit au refus et à l'intégrité. Un film vivant, où l'on ne peut, à la sortie, se résigner à laisser le monde se rouler dans la boue. Changer d'hémisphère, même si ce n'est rien que pour ça, s'avère précieux.